LES AUTEURS ASSOCIES DE LA SAVOIE ET DE L'ARC ALPIN

DES PLUMES ET DES AILES

N° 25 – hiver 2005 - 2006

« Un livre est une fenêtre par laquelle on s'évade » **Julien Green**

Revue trimestrielle proposée par les Auteurs Associés de la Savoie et de l'Arc Alpin. Association régie par la loi de 1901
Siège : Mairie de Lanslebourg – 73480 Lanslebourg-Mont-Cenis
Numéro de Siret : 479 506 131 00016
Rédacteur en chef : Francis Buffille
Ont participé à ce numéro : Pierre Allio– Francis Buffille – André Gallice – Stefania Gerolla – Marthe Jans - Lodovico Marchisio Francis Tracq – Paul Varcin
Reproduction intégrale ou partielle interdite sans le consentement des auteurs ou de leurs ayants droits ou ayants cause (Article L. 122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle)

Meilleurs Voeux

2006

2006

Editorial

Bonne année! Une vient de se terminer, une autre commence. Selon que l'on est optimiste ou pessimiste, on dira 'une de plus' ou 'une de moins'. Une chose incontestable est que le temps passe inexorablement et que nous prenons de l'âge. « Prendre de l'âge », voilà une expression que bon nombre d'entre nous se complait à employer. Prendre de l'âge est, non seulement la chose la plus naturelle qui soit, mais c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux comme moyen de vivre longtemps. Vieillir apparaît aujourd'hui encore comme la pire des malédictions. Chacun a sa recette pour retarder le phénomène, et nous avons bien peu de moyens pour en vérifier l'efficacité. Toutes les méthodes sont bonnes pour essayer de masquer les effets : tenue vestimentaire, coloration des cheveux, produits cosmétiques plus ou moins miraculeux, opérations de chirurgie esthétique… Faute de pouvoir remonter le temps, on se fait remonter la peau du visage ou des seins. Si l'on en croit Alfred Capus : « Ce qu'on appelait autrefois l'âge mûr tend à disparaître. On reste jeune très longtemps, puis on devient gâteux. »

La vie est une maladie mortelle, et notre combat est vain. Loin d'être une question d'état civil, la jeunesse reste une question de caractère. Jean Cocteau disait « On peut naître vieux, comme on peut mourir jeune. » Nous devons avoir la sagesse d'accepter notre âge, sachant que « Chaque âge a ses plaisirs. » Il faut aussi avoir présent à l'esprit que nous sommes toujours le vieux de quelqu'un et le jeune d'un autre. Avec de tels raisonnements, nous retombons dans la théorie de la relativité chère à Einstein. Maurice Chapelan eut un jour cette pensée très forte : « Les gens de mon âge me paraissent plus âgés que moi ! » Mais, au fait, cette pensée n'est-elle pas aussi la vôtre ? Bien sûr que oui, et vous la vérifiez chaque jour.

'Oublions notre âge et prenons le temps de vivre' est le message que je souhaite vous faire passer avec les vœux de bonheur, santé et prospérité pour cette nouvelle année.

Votre Président

Le sanctuaire
Une saga en 101 avant Jésus Christ

Le dernier livre de Marthe Jans, notre amie valdotaine

Une lune rouge se lève sur la plaine jonchée de cadavres, sur du sang, des herbes écrasées par les sabots de la cavalerie romaine et celle des vaincus. Des feux se dégagent, en volutes, une fumée âcre et intermittente. Venus de la ville proche, des pilleurs remuent les cadavres et sont chassés par les sentinelles romaines de l'armée victorieuse. Dans la nuit chaude de l'été, l'armée de Caius Marius fête bruyamment : même les blessés chantent à tue-tête. Leur gloire sera inscrite dans les annales de la Ville Eternelle et traversera les siècles et les millénaires ! Tous les ennemis germains sont tombés ou massacrés – c'en est fini du danger germanique ! La honte des défaites répétées est vengée à Verceil par le Grand Marius !
Pas un ennemi n'avait été épargné ! On les avait massacrés tous ! Pas un de ces Cimbres guerriers ne sortirait vivant de l'Italie… A Rome, on n'en voulait pas, même comme cadavres ! A mort tous !
Tous ? Il y aura toujours des survivants d'un désastre : des fuyards, des rescapés, miraculeusement épargnés…
Après cette entrée en matière, Marthe nous invite à découvrir l'histoire de Yann et d'Ortrut…
Lisez plutôt cet extrait tiré du chapitre intitulé « Révolution acide » :
…Yann fut le premier à reprendre le chemin vers Eporedia. Il avait installé un atelier dans la grande pièce de la maison de Hermann. Il y avait terminé quelques commandes datant de l'automne. Il voulait les livrer pour se faire de l'argent romain. Sa route longeait un « castrum » d'un manipule d'où sortaient des vociférations hargneuses. Ce n'était point le genre de la discipline romaine des légionnaires. Etonné il en demanda la raison à une sentinelle :
- Si je n'étais pas de garde, je crierais avec eux ! Répondit le légionnaire, depuis une semaine, nous n'avons plus de vinaigre !
Yann avait envie de rire, mais il se domina et dit, attristé :
- C'est grave ! Il va falloir boire autre chose !
- Quoi, par exemple ? Ne me parle pas des tisanes insalubres avec du miel ! On se croirait à l'infirmerie !
- Non ! Mais avez-vous déjà essayé l'hydromel des Salasses ?
- C'est quoi ça ? Demanda la sentinelle méfiante.
- Une boisson supérieure au vin acide. Une boisson forte qui vous réchauffera en hiver et vous désaltèrera en été. Elle vous donnera de la bonne humeur et vous chanterez au lieu de crier comme des sauvages !
- C'est bien vrai ? Où produit-on cette délicieuse boisson ?
- Un peu partout où pousse le houblon: en Rhénanie, en Helvétie, le long de l'Istre et même chez nous ! On pourrait vous en faire goûter, si cela vous intéresse. Chez nous, il n'y a pas de fête sans hydromel !
- J'en parlerai à notre officier. Je sais qu'il est très embêté par notre révolte, d'autant plus que le vin acide lui manque à lui aussi !
Yann promit d'en apporter quelques petites barriques et continua son chemin vers la ville en se réjouissant à l'idée de voir les légionnaires sous l'effet de l'hydromel salasse, amélioré par l'adjonction d'un liquide fermenté du houblon qui donnait à l'eau avec du miel un goût un peu amer qui incitait à en boire toujours plus...

Une histoire à avaler d'un trait comme on boit un verre d'hydromel ! Vous pouvez vous procurer ce livre auprès de l'auteur :
Marthe JANS - Hameau Le THEY, n°7 - 11020 LILLIANES – AOSTA – ITALIE.
Prix de vente: 10 €. Prix spécial aux adhérents de l'AASAA: 5 €.

La poésie de la terre

André Gallice est toujours resté fidèle à sa terre des Bauges qui l'a vu naître. Son métier ? Cultivateur ? Exploitant agricole ? Les mots techniques ne manquent pas pour le désigner. Mais ces mots sont insipides et sans saveur. Tout cela pour ne plus employer un mot que l'on a qualifié de péjoratif et dégradant, tout comme l'aveugle qui est devenu malvoyant ou encore le sourd malentendant. Pourtant rien n'est plus beau et plus noble que de dire qu'il fut paysan. C'est certainement son amour pour la terre qui a fait de lui un poète. Pour ceux qui le connaissent, ils savent très bien qu'il n'a pas de complexe à noircir une feuille blanche, les deux pieds dans la boue. Quand on le lui fait remarquer, il dit avec simplicité :

« La nature enseigne sagesse et modestie
Face à elle l'homme se voit petit
L'arbre a la force, l'oiseau la mélodie
L'abeille une organisation étonnante en sa colonie
C'est bien, pour elle, trois cents étages, le logis de la fourmi
Les migrateurs changent de continent pour retrouver leur nid
Dans la 'purée de pois' l'âne revient à l'écurie
Je n'ai point l'intention de donner un cours de philosophie
Prendre à La Fontaine une morale qui n'a pas vieilli
J'ai seulement regardé… médité… réfléchi
Il y a toujours à découvrir là où l'on vit
C'est tellement nécessaire, quelquefois, l'harmonie. »

De son dernier recueil édité cette année, j'ai tiré cette poésie que La Fontaine aurait certainement appréciée :

Le laboureur et ses enfants

'Un riche laboureur', nous dit Mr de La Fontaine,
Mais un riche laboureur, ce ne peut être en Bauges !...
Le fabuliste parlait d'une époque lointaine,
En une autre contrée, peut-être la Beauce…
Et pour le paysan d'ici, labourer n'est pas tout ;
Il y a aussi, tout au long des mois,
Le foin, la pâture, le fumier, le bois…

Chez nous donc, un pauvre laboureur, usé jusqu'à la moelle
A force d'avoir remonté la terre et tiré le mulet
Pour un peu de froment, d'orge, de patates ou de navets,
S'apprêtait, sentait-il, à partir pour le champ des étoiles.
Abandonnant sous la remise la charrue qui rouillait,
Se dit qu'il devait bien une leçon utile

A ses enfants qui l'ont laissé pour des tâches mercantiles.
De cela, il leur en voulait un brin ;
Lui aimait sa terre, eux rêvaient d'autres destins.

Il les fit donc venir et sans façon leur dit :
'Gardez-vous bien mes fils de vendre l'héritage
Que nous ont laissé les miens de parents.
Un filon de fer et d'or est caché dedans.
Les moines de Bellevaux, il y a bien longtemps
Ont situé en ce champ, assez précisément l'endroit.
C'est dans un des gros livres de l'Abbé Morand
Qu'aux 'Amis des Bauges' on m'a prêté une fois…
Le fer est de moindre valeur, mais l'or,
C'est rudement tentant ! Seulement le vieux vivait encore…
Ils attendirent… Somme toute pas trop longtemps.
Le père alla au ciel et les enfants au forage.
Avec acharnement, abandonnant tout,
Dans tous les coins du champ, ils percèrent des trous.
Tant et si bien qu'au bout de l'an, la terre
Ressemblait à Verdun après la grande guerre.
Pas de fer, pas d'or, pas plus que de pétrole…

La farce en vérité ne leur parût point drôle.
L'un, frappé de sciatiques et d'hernies discales, Alla de son argent enrichir l'hôpital.
L'autre, entrant au logis, n'y trouva sa moitié,
Partie, lui dit-on, avec un Monsieur distingué.
Le dernier fils, jamais on ne revit.
Impudent qu'il était, il fut enseveli
Dans un trou profond qu'il voulut explorer…

De son histoire du 'laboureur' le fabuliste tire une moralité
C'est bien la plus sérieuse, je ne vais pas la copier…
Mais si la terre, vous ne voulez plus la travailler,
Comme l'on fait nos anciens, en surface,
Laissez les campagnols et les taupes le faire à votre place.

Centons

Francis BUFFILLE

L'orthographe est la bonne, et ce mot n'a rien à voir avec les santons de Provence qui peuplent nos crèches au moment de Noël. Dans la Rome Antique, les légionnaires, pour se protéger des froidures de l'hiver, sous leur cuirasse de métal, mettait des sous-vêtements qu'ils confectionnaient en cousant l'un à l'autre des morceaux de tissus dépareillés que l'on appelait 'centons'.
Par analogie, on donna le nom de centon à un jeu littéraire qui consistait à emprunter des vers à des auteurs différents pour recomposer une nouvelle poésie ; un patchwork poétique, en quelque sorte.
Voici, à titre d'exemple, un sonnet recomposé à partir de vers empruntés à différents poètes :

Les beaux étés sans toi

Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre	« Le lac » de Lamartine.
Où jadis, pour m'entendre, elle aimait à s'asseoir	« Tristesse d'Olympio » de Victor Hugo.
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir	« Harmonie du soir » de Baudelaire.
L'air est parfois si doux qu'on ferme la paupière	« Roman » de Rimbaud.
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme	« Il est d'étranges soirs » d'Albert Samain.
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur.	« Comme on voit sur la branche » de Ronsard.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs	« Tristesse d'Olympio » de Victor Hugo.
D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.	« Tristesse d'Olympio » de Victor Hugo.
Aux regards d'un mourant, le soleil est si beau !	« Les séparés » de Marcelline Desbordes – Valmore.
Les beaux étés sans toi, c'est la nuit sans flambeau	« L'automne » de Lamartine.
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres ?	« Adonis » de La Fontaine.
Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre	« L'isolement » de Lamartine.
Il n'est rien de commun entre la terre et moi	« A Villequier » de Victor Hugo.
Hélas ! En te perdant, j'ai perdu plus que toi !	« A Iris » de Boileau.

Les poètes en prison

Pierre ALLIO

Le poète est un être libre, la tête dans les nuages. C'est un rêveur qui vit d'air pur et d'eau fraîche et non de pain sec et d'eau. Il arrive cependant qu'on l'emprisonne, qu'on l'enchaîne et qu'on le tue.
De nos jours encore, dans certains pays qui ne connaissent pas la démocratie, les intellectuels et les poètes qui font peur aux régimes dictatoriaux se retrouvent privés de leur libre expression.
Malgré cela le poète continue à rêver, et les plus grosses chaînes ne parviennent pas à l'empêcher de s'évader. Rien ne lui interdit de chanter. Les murs de son cachot aussi épais soient-ils laissent filtrer sa voix qui parvient jusqu'à nous.

Ses bourreaux et ses geôliers mourront dans l'anonymat le plus complet, tandis que la gloire du poète vaincu et humilié vivra éternellement dans nos mémoires.
Nombre d'écrivains célèbres sont passés par ces maisons d'arrêt. François Villon, né en 1431, fut emprisonné à la suite d'une bagarre de rue. Il échappera de peu à la peine capitale. C'est en prison qu'il écrivit la ballade des pendus :

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis
Car, si pitié de nous, pauvres, avez
Dieu en aura plus tôt que vous mercis
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :

Quant de la chair que trop avons nourrie,
Elle est piéça, dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre
De notre mal, personne ne s'en rie :
Mais, priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

André Chénier (1762 – 1794) fut guillotiné à la prison de Saint-Lazare le 7 thermidor, deux jours avant Robespierre.
Gérard de Nerval (1808 – 1855) participait à une manifestation d'étudiants, en 1832, quand il fut arrêté et conduit à Sainte – Pélagie où il écrivit « Politique » :

Dans Sainte – Pélagie
Sous ce règne élargie
Où, rêveur et pensif,
Je vis captif.

Pas une herbe ne pousse
Et pas un brin de mousse
Le long des murs grillés
Et frais taillés !

Oiseau qui fend l'espace…
Et toi, brise qui passe
Sur l'étroit horizon
De la prison.

Dans votre vol superbe,
Apportez-moi quelque herbe
Quelque gramen mouvant
Sa tête au vent !

Paul Verlaine(1844 – 1896) qui tira deux coups de feu sur son ami Arthur Rimbaud, fit deux ans de prison à Mons, en Belgique, du 8 août 1873 au 16 janvier 1875.
Guillaume Apollinaire (1880 – 1918) fut soupçonné (à tort) et emprisonné tout de même pendant deux mois pour le vol de la Joconde, le 21 août 1911. Il y écrivit :

En arrivant dans la cellule
Il a fallu me mettre nu
Une voix sinistre ulule
«Guillaume, qu'es-tu devenu?»
Que lentement passent les heures

Comme passe un enterrement
Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vitement
Comme passent toutes les heures.

Robert Brasillach (1909 – 1945) fut condamné à mort à la Libération pour ses idées politiques qu'il avait soutenues pendant l'Occupation. Les plus grands écrivains français de l'époque signèrent une pétition, mais De Gaulle refusa sa grâce et il fut fusillé le 6 février 1945.
Cervantès, Oscar Wilde, Robert Desnos, ou encore Max Jacob viennent allonger la liste des poètes en prison, une liste qui continue à s'allonger.

Le parachutage du col des Saisies. 1er août 1944… Souvenir d'un résistant

Paul VARCIN

Il y avait eu d'autres parachutages. Mon arme personnelle, une carabine américaine Remington, modèle 1903, provenait du parachute sur le col du Coin, en plein hiver. Nous ne devions, lors du parachutage des Saisies, que protéger le Beaufortain et tenir les cols autour d'Arêches. Mais le dernier fut de loin le plus impressionnant. J'étais, ce jour-là, dans la vallée de Basmont, camouflé, car la Tarentaise était 'tenue', pendant la journée, par les troupes allemandes. Réfractaire au STO, je faisais partie d'un groupe AS dont le responsable local avait été un lieutenant du 7e BCA d'Albertville, passé à la Résistance.
Ordre était donné de se réunir à Blay. Je me présentais avec mon arme et ma bande de balle – Je n'en ai jamais eu qu'une – avec interdiction de tirer sur les chamois. De là, on nous transporta à Cevins en camion, ce qui n'était pas sans risque. On me chargea de dix kilos de balles de FM. Et nous voilà partis sur le chemin des ardoisières.
Je me souviens d'un vieux 'juteux' auquel nous devions obéissance, en principe. A la première pause, il avait tiré de sa poche une blague à tabac, et tous s'étaient largement servis. Je ne fumais pas. Puis nous avions décidé de nous débarasser de lui, simplement en accélérant le pas. Nous étions très bien entraînés et lui se traînait. Nous ne le revîmes plus. Nous arrivâmes à la Ravoire et au col de Sofflet où on nous gava de lait, puis nous redescendîmes de nuit sur Arêches. Nous dormîmes quelques heures sur le foin dans une grange.
Notre lieutenant me demanda de porter un message écrit au Capitaine responsable du parachutage du col des Saisies. J'empruntais un vélo jusqu'à Beaufort, puis un camion 'gazo' me prit jusqu'à Haute Luce où il éclata un pneu. Je terminais à pied par les Peumons et le col des Saisies entre Beaufort et Flumet. Megève, aujourd'hui encombré par tout ce qui fait une station de ski réputée, n'était garni que de quelques chalets et peuplé de troupeaux de vaches. Un vallon assez large entre le signal de Bizanne et le char du beurre… Très marécageux dans le fond.
Un spectacle extraordinaire s'offrit à mes yeux ; il y avait un monde fou. Plusieurs centaines de containers avaient été largués et certains s'étaient enfoncés dans la terre. Leurs parachutes avaient déjà été enlevés. Les gens s'affairaient autour, triant, regroupant et répartissant la marchandise.

Je demandais à rencontrer le Capitaine. On me montre une file de gens portant une gerbe en tête. On m'expliqua qu'ils allaient fleurir l'endroit où un Officier – Anglais ou Canadien – s'était écrasé, son parachute ne s'étant pas ouvert. Je m'intégrais à la foule et assistais à la cérémonie qui fut très simple. Si vous passez par les Saisies, vous remarquerez sur le bord de la route un petit monument en souvenir de ce militaire.
Je pris contact avec le Capitaine. Il me reçut ; c'était un homme de taille moyenne, coiffé d'un béret et vêtu d'un blouson. Il écrivit quelques mots sur une feuille de son carnet, puis me dit :
- Si vous voulez manger, il y a un chalet dans le fond qui sert de cuisine.
Ce fut le seul contact que j'eus avec cet homme. Il devint un héros de la Résistance, fusillé quelques semaines plus tard par les Allemands auxquels il était venu demander la reddition à l'hôtel de l'Etoile à Albertville.
Bien sûr que j'avais faim ! En ce temps-là, nous étions affamés en permanence, mais capables de marcher pendant des heures, le ventre vide.
Au chalet, je retrouvais tous mes copains de collège. Une vache cuisait dans un chaudron en cuivre (le *peyr*). Je mangeais jusqu'à satiété peut-être deux kilos de viande. Je fus rassasié.
Puis je me suis enquis des parachutes, me souvenant qu'à Arêches, mes copains m'avaient dit avant mon départ :
- Si tu ne ramènes pas un parachute, on te casse la gueule !
Les parachutes avaient été regroupés dans un autre chalet, au dessus de la route. Je m'y rendis non sans mal ; un parachute représentait une fortune en ces temps de misère. Ceux qui gardaient ce trésor m'en donnèrent deux, un jaune et un rouge, ainsi qu'une musette. Je rejoignis Arêches, retrouvant mon vélo à Beaufort. Le parachute rouge fut immédiatement transformé en foulards. Je portais le jaune à ma mère qui en fit des chemises.
Je me souviens encore d'avoir pris position au col du Pré, au-dessus du Boudin d'Arêches, et d'avoir demandé une 'pièce' de Beaufort à un alpagiste qui voulait me la vendre au marché noir. Je le réglai avec un reçu payable par la Résistance! Quel paradoxe ! Nous, les maquisards, risquions notre peau à chaque instant, alors que certains pensaient à leurs intérêts et profitaient de la situation pour se faire de l'argent.
Au retour, nous passâmes par le col de la Bathie, où on nous fit battre en retraite. Nous nous divisâmes en deux rangées distantes de deux cents mètres environ. La première recula pendant que la deuxième la couvrait. Un soldat dut tirer trop bas, ou bien celui qui reculait se releva. Dans la confusion, un gars de la Bathie prit une balle en pleine tête. Je ne participais pas à cette manœuvre. Mettre tant d'armes entre des mains de maladroits m'inspirait de la méfiance.
Alors que nous faisions partie des FFI depuis le printemps, donc tous portés vers la même cause, il convient de signaler la haine – le mot n'est pas trop fort – qui existait entre gaullistes et communistes qui composaient notre groupe. Les premiers ayant distribué les armes, les seconds ne se gênèrent point pour les leur voler.
Au Mondon, à la descente du col, je trouvais mon père avec son mulet – un 'tape-cul ! Une galère ! – déjà chargé de caisses. C'était un ancien de la guerre de 14 – 18. Il avait été réquisitionné à cette occasion par le chef communiste de Blay. Sa mission n'était pas sans risques ; à partir de la Bathie, il fallait traverser 'La Plaine' à découvert, vers le pont de Blay, sur environ un kilomètre. Il nous demanda d'assurer sa protection pendant la descente, ce que nous fîmes. Arrivés à l'entrée du village, nous partîmes au-delà de la gare pour surveiller la route. Les Allemands pouvaient y passer, soit en voiture, soit en groupe à vélo, silencieux et dangereux. Nous devions l'avertir.
Rassuré par notre surveillance préventive, il lança son mulet au galop, traversa la route, la voie ferrée, toute 'La Plaine', et alla quitter son chargement à la Poya, hameau de montagne, d'où les armes furent transportées dans la Combe de Savoie.
Il n'y eut pas d'autres incidents. Mais où donc était passé l'ennemi ? Le Beaufortain avait, pendant quelques jours, été une zone 'libérée'. Il n'avait pas attaqué, permettant de réaliser ce qui fut le plus important parachutage avant la Libération. Les résistants étaient plutôt mécontents ; ils n'avaient reçu que des armes légères, fusils mitraillettes, quelques bazookas et du plastic. De Gaulle se méfiait-il d'eux ?...

Ne perdez pas le contact avec l'AASAA

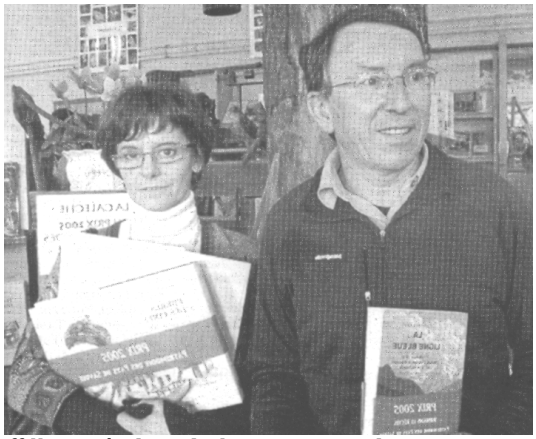
Faites-nous connaître vos changements d'adresse, de téléphone ou d'E-mail.

✂- - - -

Grésy – sur – Isère ▶ Prix Patrimoine des Pays de Savoie

L'écomusée honore les auteurs savoyards

Article de Christine Aubert paru dans 'La Vie Nouvelle' du 15 décembre 2005



« Si 2005 a été morose en matière de tourisme en Pays de Savoie, ce n'est pas sans fierté que Secondo Chabod, Président de l'Association des Coteaux du Salin, en charge de l'écomusée de Grésy, annonçait quant à lui une augmentation de 30% du nombre d'entrées cette année avec près de 11000 visiteurs.
Les auteurs et éditeurs savoyards ont un peu contribué au succès de l'écomusée avec 716 titres présentés, 60 nouveautés en 2005 et quelques 3000 ouvrages vendus par an. « Nous avons décidé de créer ce prix récompensant un livre édité depuis moins de trois an et ayant obligatoirement pour thème principal la vie, les métiers, les objets ou les paysages des Pays de Savoie », nous confiait Secondo Chabod.
Francis Buffille, Président de l'Association des Auteurs Associés de la Savoie et de l'Arc Alpin et membre du jury, présidé par André Palluel – Guillard, remerciait les 4 comités de lecture, forts de 200 membres, la bibliothèque de Grésy et les éditeurs Jacques Bourdon de la Fontaine de Siloé et M. Thomas, des éditions *Cléopas, pour leur précieuse collaboration*
Un beau doublé pour la Fontaine de Siloé
Parmi les 8 titres sélectionnés, c'est « Frères des cimes » de Geneviève Ruffier – Lanche dans la catégorie « Beaux livres » et « La ligne bleue » de Jean-Paul Gay pour les romans et récits, tous deux édités par la Fontaine de Siloé, qui ont été honorés par les lecteurs. Le jury a tenu également à saluer la grande valeur patrimoniale de Robert Durand consacré au monde souterrain et aux mines en Savoie.
Geneviève Ruffier – Lanche nous offre avec « Frères des cimes » un livre d'art riche de centaines de portraits aquarellés d'habitants de Champagny – en – Vanoise. Elle a voulu « rendre hommage à cette communauté de montagnards accrochés à leur pente dans un petit paradis niché au cœur du célèbre Parc National de la Vanoise ». Elle s'est vue remettre un chèque de 1500 euros offerts par l'écomusée.
Jean – Paul Gay déjà primé (Grand prix du Mont - Blanc) pour son neveu de Gaspard est cette fois récompensé pour un roman relatant le retour dans leurs villages de Vallorcine et St Gervais de deux poilus de la Grande Guerre, Edouard et Ulysse. Ce prix permettra à l'auteur de voir son prochain ouvrage édité chez Cléopas. Deux récompenses qui font de Jacques Bourdon un homme heureux, cette année même où sa maison d'édition fête le 15e anniversaire de sa création. »

Vie et paysages des Savoie et des Alpes

Le mois du livre à l'écomusée de Grésy-sur-Isère

Pendant tout le mois de décembre 2006

Secondo Chabod, directeur de l'écomusée, et l'AASAA préparent déjà cette manifestation qui rassemble chaque année de nombreux auteurs savoyards et qui met à l'honneur notre patrimoine culturel et littéraire pendant tout le mois de décembre.

Pour la deuxième année consécutive, l'écomusée organise un prix littéraire « Patrimoine des Pays de Savoie »

Les inscriptions sont reçues jusqu'au 31 mars 2006 et sont limitées à 15 ouvrages

Informations et inscriptions:

Ecomusée des coteaux du salin – 73460 Grésy-sur-Isère

Tél./Fax : 0479379436

http://perso.wanadoo.fr/lescoteauxdusalin

Des Plumes et des Ailes

Envoyez-nous un article. Nous le publierons*

Chers amis auteurs, ceci est votre bulletin. Nous vous invitons à participer à sa rédaction en nous transmettant un petit article d'une trentaine de lignes environ (faits historiques, récits, poèmes, anecdotes, dates de manifestations culturelles, ou encore votre dernier ouvrage)
Nous vous remercions d'avance pour votre participation. Un texte manuscrit, ou mieux une diskette informatique ou un e-mail.
(* avec accord de notre comité de lecture)

Rochemelon (3537 m.)

Francis Tracq a publié dans le numéro 589 de juin 2005 de la Revue du Club Alpin Français de Lyon un article intitulé « Rochemelon (3537 m.) Alpinisme et histoire. L'auteur revient sur l'histoire de ce sommet à l'occasion des problèmes actuels de son glacier qui se transforme en un lac sous l'effet du réchauffement climatique, ce qui pourrait présenter une menace pour les villages de Bessans et de Novalesa situés dans les vallées de part et d'autre de la chaîne. Voici quelques passages de cet article très riche et très complet sur ce sommet des Alpes.

En 1358, pèlerinage et alpinisme

... Longtemps considéré comme le sommet le plus élevé des Alpes, la pointe de Rochemelon (3537 m.) domine la ville de Susa et le col du Mont-Cenis. Piémontais et Mauriennais s'y rendent en pèlerinage depuis des siècles (photo 1).

Une tradition, citée par la « Chronique du monastère de la Novalaise », évoque une ascension très ancienne. Un roi, Romulus, aurait accumulé au sommet de grandes richesses à l'occasion de plusieurs séjours et donné son nom à la montagne. Cherchant à s'en emparer, sans doute au Xe siècle, le comte Clément arrive près de la cime, mais se voit repoussé par des nuages et des chutes de pierre. Son successeur Arduin juge plus prudent d'envoyer vers le sommet une procession précédée par une croix. Malgré cantiques et eau bénite prévus pour chasser les démons, il faut redescendre très vite devant les éléments déchaînés.

Plus tard, un homme nommé Boniface Rotario, d'Asti, fait prisonnier des musulmans lors d'une croisade, promet de construire une chapelle dédiée à la Vierge sur le plus haut sommet des Alpes s'il recouvre la liberté. Revenu au Piémont, il gravit les pentes, depuis Mompantero près de Susa. Le soir venu, il édifie un muret sous un bloc rocheux, « *la Riposa* » - aujourd'hui « *la ca' d'Asti* » - à 2834 m., puis arrive au sommet le lendemain, 1er septembre 1358…

A la suite de Rotario, d'innombrables montagnards gravissent le sommet de Rochemelon. Au Mont-Cenis, en 1578, les 'marrons' en parlent au Français Nicolas Audebert : *« Tous ceux de là autour y vont et ceux qui en sont de retour s'en vantent comme ayant fait un grand voyage et remarquable, même les vieilles gens qui comptent combien de fois ils y ont été, faisant gloire de la quantité de tels voyages, qui véritablement ont quelques raisons, étant chose si haute qu'il faut près de deux jours pour monter à pied »…*

Un Breton au sommet en 1588

Un marquis breton, le seigneur de Villamont, gentilhomme à la cour du roi Henri IV, a rédigé le récit de son voyage à Rome pendant l'été 1588, avant d'aller en Palestine. Après le Mont-Cenis, il est bloqué par la peste au petit village de Novalesa, au pied du col près de Susa, où plusieurs habitants lui conseillent de monter à la petite chapelle de Notre – Dame de Rochemelon. Malgré les difficultés à prévoir, car la montagne ferait bien « quatre lieues de hauteur », il décide d'y aller par curiosité, en prenant comme guides « *deux marrons pour me conduire et soulager, auxquels je fis porter des vivres pour deux jours.* » Il va noter tous les détails de ces deux journées, le bétail dans la prairie, un rocher avec une source et la soirée dans une « *maisonnette où l'on faisait des fromages* ». Des éclats de bois de sapin très résineux servent à l'éclairage. De Villamont mange et boit ce qu'il a fait porter, et ce que les montagnards lui offrent, certainement du fromage. Au cours de la veillée, un jeune garçon évoque les chamois tués à l'arquebuse, le piégeage des perdrix. Après une nuit « *à la dure* », notre marquis et ses guides reprennent l'ascension, jugée plus difficile, accompagnés pendant quelques instants par le berger montrant chamois, faisans et perdrix blanches. Plus haut, il s'attache « *aux pieds et aux mains* » des « *gaffes* » (crampons) pour éviter de glisser « *aux bas des précipices* ». Il est obligé de prendre du repos, surpris par le « *froid insupportable* » et l'air raréfié. Heureusement, les « *marrons, accoutumés à ce travail* » lui font boire un peu de vin. Sous le sommet, la pente se redresse encore, « il faut alors monter comme par une échelle, grimpant à mont avec les gaffes de fer que l'on a attachées aux mains et aux pieds, (avec) sous soi des abîmes profonds et effroyables »… Après avoir précisé que l'on ne peut aller au sommet qu'au mois d'août, notre breton écrit « j'entre en la chapelle pour faire ma prière, et aussitôt après je sortis ». Le spectacle des montagnes de Savoie et du Dauphiné couvertes de neige, toutes plus basses, le surprend… Ce récit nous fait partager la joie d'avoir atteint un sommet : « Venant à jeter les yeux sur les terres du pays de Piémont et de Lombardie, subitement j'oubliais tous les travaux passés et me sentis comblé en l'âme d'une joie incroyable ». De Villamont revient dans la vallée sans problème…

Aller à Rochemelon pieds nus

En septembre 1820, l'alpiniste Francesetti décide de faire l'ascension de Rochemelon, depuis la vallée de Lanzo. La petite cordée comprend sept personnes, le comte, quatre bergers munis de bâtons ferrés longs de plus de cinq pieds, un guide et une demoiselle de quarante ans voulant aller elle aussi au sommet, *« par dévotion et pour y adorer une petite statue de bronze de la Vierge, qu'on y conserve dans une très petite chapelle de bois* ». Au retour, le soir, à minuit, après des heures de marche dans les éboulis, *« la pauvre fille qui, par dévotion, avait voulu faire ce voyage sans bas et sans souliers, avait les pieds dans un état à faire pitié, et tout en sang* ». La chapelle, sorte de guérite en bois est alors de très petite dimension, moins d'un mètre cinquante de côté, avec à l'intérieur une planche servant d'autel, quelques petits cœurs de métal en guise d'ex-voto, des inscriptions gravées au couteau pour rappeler l'ascension, et « *une petite statue de la Vierge en bronze, d'à peu près un pied de haut, au bas de laquelle sont gravés ces mots : George Bour, 1657* ».

La statue de la Madone

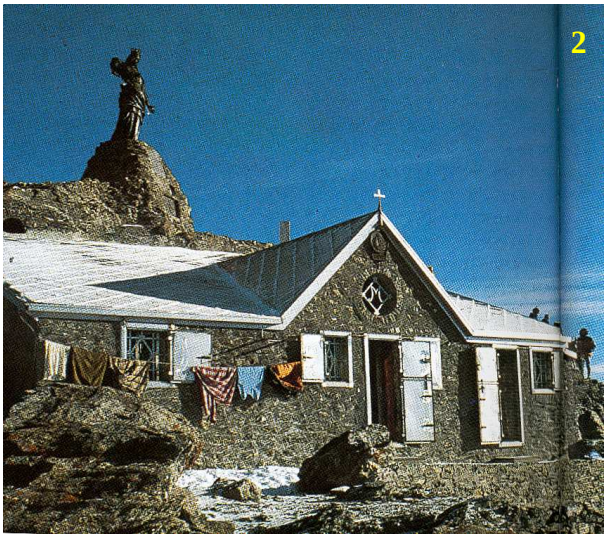
Fin août 1895, le prévôt de la cathédrale de Susa lance un projet ambitieux : élever au sommet une grande statue de bronze en l'honneur de la Vierge. Appuyé par son évêque, Mgr Rosaz, d'une famille originaire de Termignon en Haute-Maurienne, il obtient le concours du directeur du journal pour enfants « Innocenza » qui demande à ses lecteurs de verser une piécette de deux sous (dix centimes) : 130000 pièces vont lui parvenir. Le sculpteur turinois Sutardi réalise la statue haute de trois mètres, pesant six cent cinquante kilos, démontable en huit morceaux, avec une armature de fer lourde de huit cents kilos, divisée en vingt quatre morceaux. Le 28 juillet 1899, des militaires et des civils, tous volontaires, montent le tout au sommet. Un mois plus tard, a lieu la bénédiction de la statue, devant plus de deux mille personnes entassées au sommet : certains attribuent à un miracle l'absence d'accident malgré cette affluence record. (photo 2)

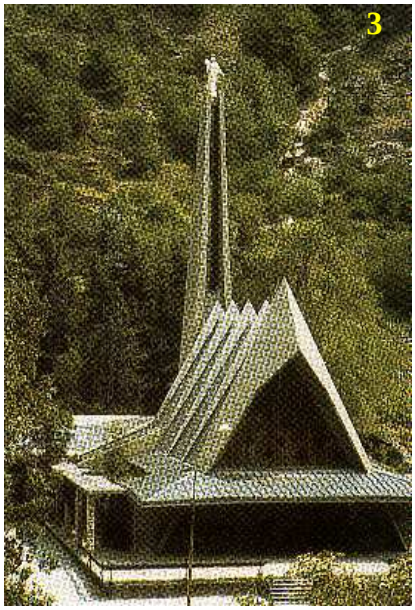
Rochemelon aujourd'hui

Le dimanche 14 juillet 1991, le pape Jean-Paul II, à l'occasion de son voyage à Susa pour la béatification de l'évêque Mgr Edouard Rosaz († 1903) survole en hélicoptère la statue de la Madone. Il la mentionnera, ainsi que le triptyque, le soir même au cours de la prière de l'Angélus. En 1995, les Postes italiennes émettent un timbre de 750 lires représentant une vue panoramique de Susa avec

Rochemelon, et en 1999 un autre de 800 lires avec la statue de la Vierge au-dessus des enfants, avec la mention « Nostra Signora della Neve (Notre Dame des Neiges) Monte Rocciamelone Mompantero » et « I bimbi d'Italia a Maria »(Les enfants d'Italie à Marie), reprenant l'inscription d'une plaque sur le piédestal de la statue.

Pendant tout le mois d'août 2005, année du centenaire, le sommet illuminé est visible la nuit à des dizaines de kilomètres à la ronde. Chaque année, le 4 août au matin, une procession quitte la cathédrale de Susa et vient déposer le triptyque au village voisin de Mompantero, dans la nouvelle chapelle dédiée à Notre Dame de Rochemelon, consacrée en 1961 (photo 3). Le langage populaire la désigne comme « il Rocciamelone dei nonni », (le Rochemelon des aînés). Le lendemain au soir, une procession nocturne ramène l'image de bronze à la cathédrale Saint-Just. Pendant ce temps, des vallées de Susa, de Lanzo et de Maurienne, alpinistes et pèlerins montent comme aux siècles passés vers le sommet où les attend la Madone (photo 4).





Sopra Condove: Fenomeni naturali tra leggenda e mistero…

Lodovico MARCHISIO

La scrittrice Rinuccia Nepote nel libro "Cento cime per 100 leggende" ricorda un singolare fenomeno riapparso in questi giorni sopra la Rocca dla Cros, uno sperone roccioso situato sopra Condove, che la pittrice alpignanese Stefania Gerolla ha voluto imprimere sulla tela, intitolandola: "Insieme verso la luce". All'orizzonte non era ancora sorto il sole, ma il levante era tutto cosparso di gladioli rosa, come un'immensa culla che aspetti il suo balocco. Una nascita nuova tutti i giorni ed un riverbero a ponente di retrovie opache che vanno morendo. Le montagne cuciono i primi chiarori al lenzuolo del cielo ove si specchiano i nevai incipriati d'autunno; le montagne battezzano il nascituro con nomi di vivacità; sono le prime a tendergli le braccia.

Nel cielo dimora qualche stella, rimasta indietro sulla tabella di marcia e impallidisce inesorabilmente. Qualcuno dice che è l'occhio dell'ultima "fatina sentinella" che sorveglia i minuti esasperati del terzo turno; qualcuno preferisce far corrispondere l'ultima stella del mattino all'ultimo bimbo che è volato in cielo prematuramente lasciando la madre in pianto; altri guardando la stella, pensano all'amore e non disperano più. Intanto il sole, chiamato "fratello" dal frate povero che salì il monte di marmo rosa a piedi scalzi, nasce! Nasce sconfinando nella luce e tutto lo spazio è suo. In quel momento picchiando sulla pietra lucente, un raggio di sole, uno solo, si rompe in quattro e forma una croce. E' un fenomeno raro, singolare che si è ripresentato in questi giorni sopra Condove sulla Rocca Dla Cros più conosciuta come Punta Penex o "Rocca du Ferro" quotata 519 m. a comprova che tale asperità rocciosa esiste davvero. Dice però la leggenda che chi ha la fortuna di vedere questo fenomeno deve ripetere su di sé lo stesso segno …e gli porterà fortuna.